

Rétrospective Todd Haynes Par delà l'imitation, la vie

Pierre Barrette

Number 135, December 2007, January 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18971ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Barrette, P. (2007). Rétrospective Todd Haynes : par delà l'imitation, la vie. *24 images*, (135), 4–5.

Rétrospective Todd Haynes

Par delà l'imitation, la vie

par Pierre Barrette

I'm Not There (2007)

Toute l'œuvre de Todd Haynes pose le problème, éminemment contemporain, du sens qu'il est encore possible aujourd'hui de donner à l'acte de représenter. Plus et mieux que l'immense majorité des auteurs américains encore actifs – on exceptera Lynch et Van Sant –, le réalisateur célébré de *Far from Heaven* a pris acte des questionnements profonds qui traversent depuis plus de cent ans les arts et la littérature, et chaque œuvre qu'il nous offre constitue une réponse aussi vivante que neuve aux dilemmes de la création actuelle. Dire de son travail qu'il s'inscrit de manière exemplaire dans la continuité d'une certaine postmodernité ne voudrait pas dire grand-chose s'il ne permettait pas, avant tout, de lui assigner une lignée de prédécesseurs célèbres qui sont aussi ses frères d'armes : Sirk et Welles, Godard et Pasolini, cinéastes de la beauté en même temps que d'une rébellion contre ce naturalisme ordinaire du cinéma qui confond trop souvent vraisemblance et réalisme. Au fil d'une œuvre qui compte à ce jour moins de dix titres (incluant les courts métrages), il s'est acquis une réputation méritée de jeune maître, dont témoigne à n'en pas douter la virtuosité particulière qui caractérise chacun de ses films.

Des images toujours secondes

Le travail sur la forme est non seulement une constante dans les films de Haynes, mais elle renvoie nettement chez lui à une *esthétique* au sens fort du terme, esthétique qui reconnaît l'état de saturation par les images du monde dans lequel nous vivons. Pas une image chez ce diplômé du programme Arts and Semiotics de l'université Brown qui ne soit pleine de la conscience d'être toujours déjà seconde, construite sur les représentations qui l'ont précédée. Cela est évidemment très visible dans *Far from Heaven* – on y reviendra –, mais tout autant dans *Poison* et *I'm Not There*, dont chacun des segments évoque clairement un style,

un genre, une période du cinéma, ou dans *Velvet Goldmine* qui se construit en partie en référence à *Citizen Kane*. Tout aussi significatif apparaît selon nous la multiplication des écrans, miroirs, fenêtres, percées et ouvertures pratiqués dans un cadre par ailleurs souvent immobile (*Safe*, en particulier, présente de nombreux plans fixes), dans lequel se multiplient les points de fuite et, suivant les exemples célèbres qu'en ont donné Welles et Sirk, dédoublent la représentation.

La télévision joue en ce sens un rôle primordial dans presque tous les films de Haynes. Dans *Dottie Gets Spanked* (une comédie dramatique de trente minutes

tournée, justement, pour la télévision), un jeune garçon à l'identité sexuelle incertaine développe une véritable fixation sur le personnage de Dottie (sorte d'*alter ego* de Lucille Ball) au grand dam de ses parents; Haynes y présente l'idée que le petit écran a pu être, pour les générations qui se sont succédé depuis son apparition, un élément moteur dans la naissance et la systématisation d'une culture du second degré, ainsi qu'un nouveau miroir tendu vers la jeunesse en quête de modèles psycho-sexuels. Plus généralement, le téléviseur agit (dans *Safe* et dans *I'm Not There*, particulièrement) comme un témoin du monde en marche, comme un écran dans l'écran qui atteste en quelque sorte d'une mise en abyme du hors champ à l'intérieur même du cadre. Ainsi, dans *I'm Not There*, la multiplication des téléviseurs fonctionne fort efficacement comme un moyen de rendre vivants l'époque et le contexte historique, qu'il aurait été autrement fastidieux d'évoquer directement; mais ces appareils contribuent aussi à confronter l'image cinématographique à toutes les autres représentations, à l'invasion de l'espace contemporain par la médiation des images.

Un monde malade de lui-même

Mais ce maniérisme parfaitement assumé, qui tend à faire passer au premier plan les considérations d'ordre formel, ne doit pas

nous faire oublier la richesse d'une œuvre par ailleurs occupée à scruter certains aspects de notre modernité. L'un de ses principaux moteurs thématiques, c'est à n'en pas douter la scène musicale, et en particulier la notion de *célebrité*. *Velvet Goldmine* recrée la naissance du *glam rock*, ce genre musical marqué par son côté théâtral et spectaculaire, ses nombreuses références à l'androgynie et à la littérature, style fortement associé à la première partie de la carrière de David Bowie, dont le personnage de Brian Slade dans le film constitue un *alter ego* évident. Comme dans *I'm Not There* (pour lequel Bob Dylan a accepté, contre toute attente, qu'on utilise ses chansons), plus encore que la direction artistique, fastueuse, et la bande sonore originale qu'on croirait tout droit sortie des années soixante-dix (Haynes aurait, paraît-il, préféré avoir les chansons de Bowie, mais n'a pas réussi à en libérer les droits), c'est le regard porté sur le poids de la célébrité, engendré par l'intrication du commerce et des médias, qui est ici fascinant.

D'aucuns ont remarqué l'insistance avec laquelle le réalisateur de *Poison* intègre dans ses récits des éléments – sur le mode allégorique, toujours – qui rappellent le sida : dans *Poison*, bien entendu, il s'agit de la lèpre communiquée au savant après qu'il a bu le sérum du désir sexuel et qui le rend contagieux ; *Safe* explore également cette piste, mais d'une manière fort différente. Julianne Moore y incarne une bourgeoise californienne, femme d'intérieur exemplaire vouée au bien-être de sa famille et à la décoration de sa luxueuse résidence, qui du jour au lendemain semble affectée d'un mal étrange. La médecine traditionnelle n'arrivant pas à découvrir la source de ses symptômes – et encore moins à l'en guérir –, elle se tourne vers un centre de thérapie parallèle. Là, on la convainc que c'est son système immunitaire qui fait défaut et qu'elle souffre en réalité d'une sorte d'*hypersensibilité au monde moderne*, ce que les « thérapeutes » du centre croient pouvoir soigner par des traitements qui s'apparentent finalement plus à une religion qu'à une cure – comme quoi il s'agirait avant tout d'un problème d'ordre moral. Le ton du film, l'inquiétante étrangeté qu'il distille, font croire à une sorte de pandémie causée par l'extrême stérilité du monde dans lequel évolue cette femme, un monde malade de lui-même.

Le centre et la périphérie

Pour paraphraser le titre de son dernier film, *I'm Not There*, on pourrait aussi dire de Todd Haynes qu'il n'est jamais là où on l'attend ; son œuvre, quoique traversée par des thèmes récurrents, des lignes de forces stylistiques, des schémas de construction qui se répètent d'un film à l'autre, est éminemment multiforme et éclatée, oscillant de l'avant-garde au classicisme, parfois à l'intérieur d'un même film. C'est d'ailleurs là un des caractères novateurs de ce cinéma qui, de *Poison* à *I'm Not There*, propose des œuvres dont l'unité se trouve souvent ailleurs que dans un scénario traditionnel construit comme il se doit sur les bases d'une histoire homogène. *Poison*, par exemple, se présente comme trois courts métrages autonomes et sans liens apparents :



Far from Heaven (2002)

le premier raconte l'histoire d'un jeune garçon qui s'est envolé (littéralement) après avoir violemment assassiné son père ; le second décrit l'attraction charnelle d'un prisonnier pour son nouveau compagnon de cellule ; et le troisième suit les mésaventures d'un savant qui, après avoir réussi à isoler le désir sexuel sous forme de sérum, en avale par mégarde une dose qui le rend « lépreux ». Selon les dires de Haynes lui-même, les trois segments ont tous été inspirés de *Notre-Dame des fleurs* de Jean Genet, même si seule la portion du film qui se passe en prison reprend effectivement des éléments concrets du roman ; une lecture attentive du film révèle en effet des filiations très fortes quoique décalées entre les histoires, continuités qui permettent de les considérer comme autant de versions ou de moments d'un même drame. *I'm Not There* reprend en quelque sorte le procédé et l'applique à un scénario qui « raconte » les vies multiples

du chanteur folk rock Bob Dylan (voir notre texte sur ce film dans la section *Points de vue* du présent numéro).

Haynes, toutefois, s'est surtout fait connaître par un effort nettement plus respectueux des canons narratifs traditionnels – allant même jusqu'à s'attirer quatre nominations aux Oscar – et certes plus près d'une esthétique propice à plaire à un large public. *Far from Heaven* se présente en effet comme une œuvre accessible et extrêmement attachante qui, en surface du moins, use des mécanismes de l'identification aux personnages et de la projection dans leur histoire pour mener le spectateur au cœur d'une réflexion poignante sur l'identité et le désir. Pour ce faire, le réalisateur – qui a déjà affirmé que *tous* ses films sont des films *gays* – est parti du canevas que

lui offrait le chef-d'œuvre de Douglas Sirk, *All That Heaven Allows* (1955), qui abordait de manière assez crue pour l'époque le thème des relations amoureuses entre personnes d'âges et de conditions différents. Haynes radicalise le propos et traite pour sa part de l'homosexualité et des relations interraciales, mais en conservant intact le cadre bourgeois et ultra-conservateur, étouffant et hypocrite du Connecticut des années 1950. De surcroît, grâce en outre à une direction artistique étincelante, c'est tout l'univers visuel du film qui reproduit sans les parodier le travail sur la couleur caractéristique du mélodrame sirkien, l'opulence, la richesse des textures et du grain de l'œuvre originale. Et c'est la vie qui éclate dans chaque plan ; du grand art, encore une fois.

Cette rétrospective de l'œuvre de Todd Haynes se tiendra du 9 au 20 janvier 2008 à la Cinémathèque québécoise.